

Les péripéties des troubadours

Il n'était pas question d'entreprendre une petite conversation amicale avec le batteur Barry Altschul avant son concert de lundi dernier, à Toulouse : il était d'une humeur massacrante !

Pour le comprendre un peu, il ne faut qu'essayer d'imaginer le calvaire d'un musicien qui doit jouer tous les soirs sur un instrument inconnu.

En effet, par manque d'un papier de franchise douanière, le batteur s'était vu confisquer sa batterie à la frontière française, et pour les treize concerts consécutifs de sa tournée, il se voit obligé de jouer sur un instrument d'emprunt chaque soir.

« Encore heureux que j'aie mes bagages et que je puisse me changer de vêtements », sourit-il quand même. « Ray Anderson, notre tromboniste a bien son instrument, mais pas de valise. Elles se sont perdues quelque part en route ! »

Mark Helias, le contrebassiste, était le seul bénit des dieux, possédant à la fois ses bagages et son instrument.

Quant à la fatigue qu'éprouvaient les trois musiciens, elle est facile à concevoir : ils avaient dormi dans des trains entre la Hollande, la Belgique et la France depuis plusieurs jours.

« Il n'y a pas moyen d'organiser les tournées autrement pour le moment, explique Altschul, parce que les clubs n'existent pratiquement pas en Europe. Il n'y a que Ronnie Scott's, à Londres,

qui engage les groupes pour deux semaines. Et dans le reste de l'Europe, les salles de concerts et les maisons de la culture donnent des dates précises qui nous forcent à jouer pratiquement à la chaîne. »

Le concert toulousain était terminé, et nous étions au



restaurant, vers les 2 heures, en train de traduire le menu gastronomique. Les musiciens étaient morts de faim et hésitaient entre le pigeonneau farci et les fruits de mer.

Le merveilleux pianiste Chris McGregor, qui vit, depuis plusieurs années, en Aquitaine, était venu au concert de son vieil ami Altschul, et sa bonhomie contagieuse avait remonté le moral de tous.

« Au moins, en France, ne vous plaignez pas », leur lança-t-il avec un sourire épicien, « au diable la fatigue, et délectez-vous, messieurs ! »

McGregor poursuit en ex-

pliquant qu'il n'y a rien de pire que de se trouver à face avec une poule riz tous les soirs, dans un pays différent...

McGregor, qui a atteint la célébrité certaine non seulement en pianiste solo, mais avec son grand orchestre Brotherhood of Breath, est heureux d'être installé dans ravissant moulin de l'Age d'or où il compose avec une ar- tranquille.

« L'orchestre de la radio de Rome m'a commandé une œuvre pour dix-huit musiciens, plus ma propre section rythmique (basse et batterie) et moi-même. J'y travaille comme un fou et je suis content. »

Les séries de concerts route, les problèmes, McGregor est heureux de les derrière lui en ce moment. Altschul, lui, s'accroche à son mode de vie par lequel, si bleu qu'il soit, tous les groupes butinent doivent passer.

A 3 heures et demie, ayant regretté la fin des minutes et déploré la politique mondiale qui rogne toujours plus les budgets des arts de la culture, McGregor et Altschul se donnent la main à la croisée des chemins.

Et ils disparaissent sous la pluie, les uns vers l'hôtel, la gare et le prochain concert; l'autre, vers le studio de piano à queue dans le moulin paisible où le plat de la cuisine est tapisse de la récolte de piments forts.

Seule brûle, invisible, l'éternelle flamme du feu cré.

NIGHTHAWK